

Se dépasser, pourquoi ?

Le « sens » du dopage

●●● **Isabelle Queval**,¹ Paris

Philosophe, chercheur au Centre Edgar Morin (EHESS-CNRS),
Maître de conférences à la Faculté de Sciences humaines
et sociales, Université Paris Descartes

Le sport de haut niveau, invention sportive de la deuxième moitié du XX^e siècle, aspire à lui, de par son succès, nombre des significations du sport. Spectacle planétaire, vecteur économique puissant, il est le lieu d'une projection sociale identitaire et le miroir des idéaux démocratiques : transparence de l'Etat de droit, égalité des chances, prestige méritocratique. « Forme », « santé », « beauté », « jeunesse éternelle », performance inusable et sans cesse accrue sont des fantasmes contemporains incarnés par le champion.

Sur la scène sportive se joue la plus exemplaire illustration d'un culte de la performance propre à la modernité. Le jeu, la détente, le plaisir sont perçus, dans le sport de haut niveau, au travers du prisme des cadences intensives et d'une technicisation pointue de l'effort. Le dépassement de soi est une visée constante et réitérée, le record tend à sa propre caducité. Or cette performance toujours extrapolée interroge sur ses implications. Car l'extrême, l'excès suggè-

rent aussi la démesure et le déséquilibre. La mise en question de la santé des sportifs de haut niveau, comme les pratiques de dopage alertent sur les conséquences des rythmes d'entraînement et de compétition intensifs.

Qu'appelle-t-on alors l'« excellence corporelle » ? Procède-t-elle d'une recherche de l'équilibre ou de la tentation du déséquilibre ? Induit-elle la mesure ou la démesure ? Comment penser le dopage, si ce n'est en termes d'arrachement de l'humain à ses limites naturelles ?

La « performance » est ambivalente : en linguistique ou dans le vocabulaire des entreprises, elle signifie l'aboutissement d'un processus, la réalisation d'un acte, la production d'un résultat. Elle est une réussite, un accomplissement. Dénoncée comme « culte de la performance », elle suggère la course effrénée au dépassement de soi et de ses limites, l'obsession du « toujours plus », parfois le risque de la destruction. Ainsi repère-t-on dans le sport cette quête incessante de la productivité, de l'exploit, du record qui, certes, n'est pas propre au sport, mais trouve là un catalyseur. Il faut se dépasser, outrepasser les limites que la na-

S'arracher aux limites fixées par la nature : le sport de haut niveau est bien l'héritier du siècle des Lumières. Il apparaît comme le « laboratoire expérimental » du dépassement de soi contemporain. Jusqu'à la démesure, jusqu'au dopage. Ce n'est là que la prolongation des ambitions d'une société navigant en pleine ambivalence, obsédée par la recherche du perfectionnement, par la « forme » et la jeunesse, et séduite (réduite...) pour ce faire par la consommation de stimulants ou psychotropes.

1 • Auteur de *Le corps aujourd'hui*, Gallimard, Paris 2008, et de *S'accomplir ou se dépasser, essai sur le sport contemporain*, Gallimard, Paris 2004.

ture a fixées, notion moderne, héritée des Lumières et que l'Antiquité n'aurait pu penser de la sorte.

L'Antiquité voyait dans la nature l'expression d'un ordre immuable et inviolable, d'une finalité dictant à l'homme ses conduites. Cette vision reposait sur la représentation d'un monde clos et fini où l'achevé prime sur l'inachevé et la limite sur l'illimité. L'infini, comme l'indéfini, n'ont pas de valeur en soi. Or la notion de progrès, dont l'homme moderne est le héraut, suppose l'infini pour prospérer. Aussi est-ce de représentations philosophique et scientifique, modifiées à compter des XVI^e et XVII^e siècles, que découle une représentation de l'homme lui octroyant non seulement la possibilité du progrès, mais d'un progrès qui suppose la maîtrise de la nature et son dépassement.

L'ambition du « mieux »

Le sport contemporain illustre cette possibilité. Il est porté par l'histoire combinée des anciennes gymnastiques et du sport, né au XIX^e siècle, histoire qui ouvre à l'ambivalence des finalités. De l'exercice physique et du sport, mais pour quelles fins ? Respect de la nature en soi ou dépassement de cette nature en vue d'une transformation de l'humain ? Qu'est-ce qu'être excellent ? Est-ce parvenir à la réalisation d'un potentiel, d'un équilibre, d'un épanouissement dans la juste mesure, selon l'idéal grec du « beau et du bien », le fameux *kalos kai agathos* ? Ou bien est-ce extrapoler ce potentiel, l'optimiser par tous les moyens et ce jusqu'au risque du déséquilibre qui guette toute pratique d'excès ?

A la visée du « bien », s'oppose l'ambition du « mieux », le perfectionnement sans limites prédéfinies, l'amélioration toujours possible des performances.

D'où le lien entre le sport, issu d'une histoire où les finalités médicales et hygiénistes ont croisé celles de performance et d'amélioration du potentiel humain, et l'appréhension du dépassement de soi contemporain.

Cette ambivalence qui traverse les pratiques sportives ne suffit pas cependant à opposer de manière exclusive le sport de haut niveau, comme seul lieu du dépassement de soi le plus extrême, et le sport de masse, comme refuge de la tempérance. Car la tentation, dans l'effort, de se confronter à ses limites est également le fait du sport amateur, du compétiteur occasionnel ou de celui qui prétend ne se mesurer qu'à lui-même. « Finir » un marathon ou se livrer, le dimanche, une lutte acharnée sur un terrain de tennis ou de football entre amis, atteste qu'il existe un dépassement de soi anonyme, parfois tout aussi âpre que celui des champions. Aussi le dépassement de soi est-il un processus finalement intrinsèque à la pratique d'activités physiques, même s'il existe, de toute évidence, des pratiques modérées et revendiquées comme telles.

Programmé, réitéré, objectivé par des buts précis, des ambitions à réaliser, il consiste pour un champion ou apprenti champion à mener à bien, sous la férule d'entraîneurs et de préparateurs, l'extrapolation la plus poussée de ses dons naturels, déjà exceptionnels. Il est l'essence du sport de haut niveau. Aussi, quand la société exprime des requêtes contre le culte de la performance - réduction du temps de travail, aménagement des rythmes scolaires -, le sport de haut niveau demeure le lieu du dépassement de soi sans réserve. Ceci fait du champion un être exceptionnel, qui évolue sur des crêtes à lui seul réservées et évoquant une quête de transcendance.

Les risques d'excès

L'équivalence selon laquelle « le sport serait la santé » est aujourd'hui remise en question. Les statistiques le prouvent : le sport de haut niveau provoque des pathologies récurrentes. Il sollicite à leur maximum tous les systèmes du corps humain : cardiovasculaire, veineux, lymphatique, articulaire, tendineux. Certaines disciplines abrègent même l'espérance de vie. La précocité que supposent certains sports oblige des enfants à des cadences infernales et parfois à des déstructurations sociales. Autant une pratique sportive de quelques heures par semaine est favorable à la conservation de la santé, autant les charges d'entraînement et les rythmes de compétition intensifs provoquent, ou risquent de provoquer, des ruptures au niveau de l'organisme, voire des maladies invalidantes ou mortelles, pendant ou après la carrière.

Bien heureusement, tous les sportifs de haut niveau ne sont pas blessés, ni malades. La multiplicité des pratiques, la variété des calendriers de compétition, les parcours personnels différenciés rendent complexe l'observation de la performance. Certes, la santé est avant tout affaire d'idiosyncrasies et d'adaptation humaine aux évolutions. Mais cette définition ne peut suffire quand il s'agit de pratiques extrêmes. Sur quels motifs préviendra-t-on l'excès chez les plus jeunes ou les conduites dopantes, si ceux qui échappent aux mailles d'un filet normatif, en pratiquant l'excès, servent de modèle aux autres ? Force est de constater que si la santé est bien une affaire d'adaptation individuelle, la prévention contre les excès d'une pratique nécessite des critères collectifs.

N'est-ce pas là la tâche de l'enseignement de l'éducation physique et sportive scolaire, comme des politiques des

clubs sportifs, que d'inculquer le sens de la mesure et de l'effort épanouissant à une population jeune ? Ceci, bien sûr, non pas afin de limiter systématiquement la pratique compétitive : celle-ci demeure une source d'épanouissement, un vecteur d'éducation, un moyen de formation à la relation à soi et aux autres. Mais l'excès comporte des risques, il s'inscrit à la marge et peut conduire à ce que l'on appelle en sport, la « casse ». Aussi l'éducation doit-elle accompagner la *compétition*.

En outre, les problèmes de société que constituent aujourd'hui l'obésité croissante des enfants, le stress, les conduites à risques ou les consommations de drogues, auxquels font face, en miroir, une obsession pour la santé, la jeunesse, la beauté et la « forme », incitent à une réflexion renouvelée sur les perceptions du corps.

Une société dopée

Les affaires de dopage touchant les sportifs surgissent dans le contexte plus général d'une société qui s'adonne aux consommations vitaminiques, alimentaires ou médicamenteuses afin d'améliorer ses performances. Si le dopage reste une dénomination stricte entérinée par la loi, en revanche la conduite dopante, c'est-à-dire *la dépendance psychologique à l'idée qu'on ne peut accomplir de performance sans consommer un produit, quel qu'il soit*, est, elle, généralisée. Il s'agit d'être soi - ou « mieux que soi » -, de se rendre à son travail, de parler en public ou d'assumer sa journée scolaire en s'aidant d'un produit.

Dans la publicité, pas un potage, yaourt, lait ou thé qui ne soit vendu sans le leitmotiv qu'il est « enrichi en... », prenant appui sur cette attitude. Le discours est systématique, il induit une confusion en-

tre le « bien-être » et le « mieux-être ». Il suppose une « culture de l'adjuvant », c'est-à-dire l'adjonction d'additifs à des produits de base, afin d'optimiser leurs effets. Il fait de l'alimentation, rejoignant en cela une préoccupation sportive bien connue, un enjeu de la performance.

Quoi de surprenant, dès lors, à ce que le sportif de haut niveau, centré sur la performance quotidienne de son corps, attentif à ses sensations, habitué à travailler sur l'image de soi et sur le geste, soit le premier client de ce que la société propose comme représentation de la performance : *la consommation de produits ?*

Par ailleurs, si le champion dopé est le bouc émissaire d'une société dopée, c'est aussi en raison des valeurs qu'il incarne : celle d'un sport sain et égalitaire, mythe de la société démocratique. En sport, chacun est égal aux autres et face aux règles derrière la ligne de départ ; et « que le meilleur gagne ! » Partout ailleurs dans la société, les critères de l'ascension sociale s'opacifient : la corruption, la ruse ou le favoritisme prennent le pas sur la méritocratie scolaire ou universitaire.

Or le dopage rompt ce principe d'égalité et de visibilité de la règle sportive. Il est la tricherie d'un milieu structuré par la règle, ayant en partie construit son histoire sur les valeurs de la santé et de l'« esprit sportif ». Il bafoue des valeurs que ne véhiculent ni un concert de rock, ni la production d'une œuvre littéraire. D'où le battage médiatique autour des affaires de dopage dans le monde du sport et le rôle de bouc émissaire réservé au sportif.

Ceci tend à masquer les véritables questions posées par le dopage, celles d'un rapport nature/culture caractérisant les activités humaines. Qu'est l'homme depuis le début de la civilisation ? Celui qui s'arrache à la *nature* pour élaborer une

culture, à force d'invention, de technique et de science. Celui qui invente ses modes de vie et les complexifie à l'envi, animé de cette *perfectibilité* théorisée par Rousseau.

Questions éthiques

Après les améliorations des entraînements, des matériels, de la diététique, l'amélioration chimique et pharmacologique de la performance qu'est le dopage apparaît comme une sorte de *dernière frontière*. Elle nécessite d'être pensée à d'autres aunes que les seuls arguments de la nocivité et de l'infraction à la règle. Car la manipulation génétique se profile comme horizon prochain du dopage et sa visibilité moindre - peut-être sa nocivité moindre - interroge sur son sens. Un dopage non repérable, peut-être moins nocif, sera-t-il encore caractérisé comme tel ? Les biotechnologies vont-elles mettre fin à la notion même de dopage ? Les performances étonnantes accomplies par les sportifs handicapés équipés de prothèses interrogent sur les *exosquelettes* et la notion d'*artifice technique*.

En parallèle avec les interrogations actuelles sur l'évolution de la médecine, une réflexion éthique est donc ici sollicitée, non pas seulement pour *lutter* contre le dopage, mais pour penser le dopage et légiférer sur *les transformations futures de l'humain*. Le sport, et en particulier le sport de haut niveau, illustre bien des thématiques propres au monde contemporain. Au travers de la performance, une représentation du monde est en jeu et un questionnement sur l'homme.

I. Q.